



Dimanche 25 septembre
2005 - 23h21

Semaine du jeudi 30 juin 2005 - n°2121 - Livres

Il fait entrer le haïku à l'école

Le poète de la ZEP

Convaincu, avec Montaigne, qu'éduquer «c'est allumer des feux», Thierry Cazals apprend aux enfants des zones d'éducation prioritaires à exprimer par le poème leurs angoisses et leurs espoirs. Témoignage

Il faut avoir le cœur bien accroché lorsqu'on visite certaines écoles de quartiers défavorisés. Pour qui a les yeux et les oreilles grands ouverts, le choc est parfois terrible. Enfants battus à coups de ceinturon par leurs parents. Garçon au crâne rasé faisant l'éloge du coma («là, au moins, plus besoin de penser»). Fillette rachitique (la malnutrition existe encore de nos jours en plein Paris!). Images pornographiques échangées à quelques pas à peine des grilles de l'école. Enfants se jetant au ras des roues des voitures pour défier la mort. Certains penseront que j'exagère. Pourtant tout cela existe bel et bien, de façon plus ou moins visible et concentrée selon les établissements. Le plus révoltant, c'est qu'il s'agit là d'une réalité quotidienne, banale, qui, petit à petit, finit par faire office de normalité. Les structures d'encadrement pédagogique et les règles strictes de discipline tentent d'endiguer ces dérives. Souvent en vain, car elles ne parviennent pas à transformer en profondeur ces zones d'ombre...

Lors du premier contact avec ces enfants, ce qui frappe d'abord, ce n'est pas la violence, la dureté, dont on nous rebat sans cesse les oreilles dans les médias, mais l'inattention, les regards absents. Questionnés sur ce qu'ils ont vu et entendu en venant à l'école, les élèves baissent souvent la tête ou répondent dans une attitude de défi: «Rien.» N'est-ce pas là la première des pauvretés? Etre coupé de ses sensations. Se laisser envahir par l'indifférence. N'avoir plus rien à découvrir, à partager. Laisser le ronron de la télévision et de la publicité habiter le monde à notre place...

La première mission de la poésie est, je crois, d'inviter les enfants à reprendre racine. Retrouver les joies de la vie en direct. C'est ce que permet notamment la pratique du haïku, ce bref poème de trois vers d'origine japonaise. Les enfants sont d'abord surpris, déroutés par cette forme de poésie à la fois concrète et énigmatique.

Le haïku, en effet, ne s'embarrasse pas d'ornementations ou de rimes fleuries, il exprime la vérité et la fulgurance d'un instant vécu. Attention extrême accordée à tout ce qui vit. Un simple caillou, un brin d'herbe, les feuilles encore verdoyantes d'un arbre déraciné...

Je revois une fillette terrorisée à l'idée de caresser quelques centimètres de mousse recouvrant un mur. Elle croyait que cette chose vivante allait lui dévorer la main. Je l'ai invitée à vaincre sa peur et, plus tard, elle écrivit: «*La mousse verte/Douce/Ne s'éteint jamais.*»

Trois pincées de poésie dans la soupe grise du quotidien et aussitôt tout devient précieux, digne d'écoute et de respect, tout retrouve son juste prix, sa présence première, qui ne se réduira jamais à la valeur économique et marchande. Il est bon de montrer aux enfants que, pour exister et être reconnu, on n'est pas obligé de passer son temps à acheter, consommer, posséder (avec toutes les frustrations inhérentes à cette fuite en avant). Les richesses de la poésie sont accessibles à tous. Tout de suite. Sans limite. Il suffit de puiser dans le torrent toujours neuf de nos cœurs. Un enfant a écrit: «*Dans un sac/A côté de mon lit/Les coquillages de la mer pétillent.*»

Et un autre: «*L'arc-en-ciel/Déteint sur mon visage/Mais toi tu ne sens rien.*»

Parfois la réalité revêt un masque plus terrifiant. Je me souviens d'une classe de ZEP du 18^e arrondissement de Paris. Dès mon arrivée, je sens que la partie sera dure. Impossible de parler plus de cinq secondes d'affilée. L'écoute des enfants est proche de zéro. L'institutrice s'est mise dans un coin pour corriger des copies, abandonnant le bateau à la dérive. Je suis seul face à la tempête. Inutile de hausser le ton ou de menacer. Cela ne fait souvent que renforcer le chaos. Exclure les plus dissipés de la classe? Ils n'attendent souvent que ça pour se conforter dans leur rôle d'antihéros ou de victime. Mieux vaut donc ne pas attaquer le dragon frontalement et pratiquer une sorte de judo poétique. Au lieu de nier la violence et les énergies qui se déchaînent, tentons d'entendre ce qu'elles ont à nous dire...

Ultime tentative, je note au tableau un proverbe japonais: «*Nichi kore ko nichii*» («*Chaque jour est un jour merveilleux*»). Je me retourne et demande aux enfants: «*Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui n'est pas un jour merveilleux?* » Après un silence interloqué, les réponses fusent, implacables:

guerre-haine-rage-insultes-punition-malheur-mort-enterrement...
Je noircis le tableau de toutes les angoisses de la classe. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le monde vu d'ici n'est pas rose bonbon! L'ombre de la mort est omniprésente chez ces enfants qui n'ont même pas 10 ans. Que faire? Plaquer sur ces plaies à vif une couche de poésie mièvre et gentille?

J'aperçois alors, dans un coin de la classe, un squelette humain grandeur nature en plastique. Ses orbites vides nous fixent intensément. Sans même réfléchir, je propose aux enfants d'écrire des haïkus sur cette étrange présence. D'un coup, le silence s'abat sur nous. Tout le monde se met au travail, avec une ferveur digne d'un scriptorium du Moyen Age. Je passe entre les rangs et suis surpris par la qualité de ce qui se dit. Tendresse foudroyante, humour cocasse, profondeur des émotions... L'institutrice est déstabilisée par ce brusque retournement de situation. Devant elle, il n'y a plus des cancre ou des «sauvageons», mais une multitude d'êtres sensibles s'interrogeant sur la question la plus cruciale de l'humanité: le mystère de la vie et de la mort... Je vais d'enfant à enfant, butine cette floraison miraculeuse. Malheureusement, je n'ai le temps de noter que ce bref poème: «*Je respecte/L'intimité de ce squelette/Qui nous écoute tous les matins.*»

Je dis malheureusement car les autres textes ont disparu peu après. Volés dans la poste du quartier où l'institutrice me les avait expédiés. Le chaos a la dent dure. Il ne lâche pas facilement sa proie. Pourtant, au fond de moi, rien ne pourra jamais effacer la beauté de cette rencontre.

On l'aura compris: l'école, à mes yeux, n'est pas destinée à

transmettre seulement des connaissances ou des savoirs. «*Eduquer, pour reprendre les mots de Montaigne, ce n'est pas remplir des vases, mais allumer des feux.*» Le feu de l'attention, le feu de l'étonnement, le feu de la présence à l'instant présent... Vivons-nous vraiment nos vies ou nous contentons-nous de rabâcher des images toutes faites? Jusqu'où sommes-nous prêts à nous aventurer dans l'authenticité? Chez les enfants de ZEP, il n'y a pas de demi-mesure. L'intensité de leurs sentiments peut se montrer bouleversante quand on les délivre de l'agitation derrière laquelle ils camouflent leurs angoisses.

Dans la même classe, j'ai invité un enfant à caresser l'écorce d'un arbre solitaire qui poussait dans la cour de récréation, et voici ce qu'il a écrit: «*Quand je touche/Un arbre/Je crois mourir.*» La poésie n'est pas une science. Elle ne s'intéresse pas aux phénomènes reproductibles, seulement aux jaillissements imprévisibles. Inutile donc de vouloir systématiser telle ou telle méthode. Pour autant, peut-on améliorer notre système éducatif? Comment faire pour que les classes ne soient pas seulement le reflet des tensions et inégalités extérieures, mais un tremplin vers d'autres possibles? Il conviendrait (vaine utopie?) de créer des écoles réellement civilisatrices: des pôles d'harmonie et de cohérence pour tout le reste de la société.

Esquissons ici quelques pistes. En priorité, aérer l'architecture, éviter le tout-béton, faire que les bâtiments soient moins segmentés et concentrationnaires. Privilégier à l'intérieur des établissements le lien avec la nature et tout ce qui redonne racine (arbres, plantes, totems, symboles archétypaux...). L'ordre et la discipline ne naissent pas seulement de la répression extérieure (comme il est de bon ton de le claironner aujourd'hui), mais avant tout d'une stabilité intérieure qu'il s'agit de faire éclore chez chaque enfant. Pour cela, créer des classes moins surchargées où chacun pourra se sentir exister (comment écouter un professeur quand on n'a jamais eu la chance, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, d'être *vraiment* entendu?). Parallèlement à l'enseignement des matières de base, développer des ateliers créatifs où l'inventivité, l'expérience directe, les facultés d'autoapprentissage des enfants sont vivifiées. Faire mieux communiquer les différentes disciplines enseignées. En notre époque de grands déséquilibres planétaires, est-il encore possible de cloisonner biologie, écologie, géographie, économie, réflexion philosophique et apprentissage de la citoyenneté? Le *xxie* siècle sera *relié* ou ne sera pas. Chez une même personne, les dimensions corporelles, émotionnelles et intellectuelles s'interpénètrent intimement. La poésie ne met pas en jeu que des mots, des abstractions, mais aussi le souffle, l'enracinement, la présence au corps. Comment faire goûter la saveur d'un texte poétique à des enfants quand l'expérience même de beauté a été bannie d'une bonne partie de notre culture et de notre vie quotidienne? En 1948, Albert Camus (qui n'a pourtant pas connu les affres de la télé réalité) écrivait déjà: «*Nous tournons le dos à la nature, nous avons honte de la beauté. [...] Délibérément, le monde a été amputé de ce qui fait sa permanence: la nature, la mer, la colline, la méditation des soirs.*» Je crois à la vertu civilisatrice d'une pleine lune, d'un arc-en-ciel, d'un orage de grêle... Réactiver notre lien au cosmos permet aussi de renouer avec notre dignité d'être humain. De la même manière, pourquoi séparer hermétiquement l'acquisition des outils du langage (orthographe, vocabulaire...) et les motivations profondes qui leur permettent d'être mis en œuvre? La pauvreté d'expression dissimule toujours un rétrécissement de l'élan vital. Je me souviens d'une classe de ZEP de Paris où pas un enfant ne connaissait la signification du mot «bourgeon». Et pour cause: aucun d'entre eux n'avait vu de

près un arbre en fleur: tout un symbole! Combien de fois, en réveillant la puissance d'étonnement des élèves, ai-je vu surgir sous leur plume des mots et des expressions raffinées qu'ils gardaient enfouies au fond d'eux...

Les enfants ne sont pas seulement notre avenir. Ils sont aussi le miroir de notre présent. Ils portent en eux, sans le moindre filtre, toutes les promesses mais aussi les impasses de notre civilisation. Vouloir «éduquer» nos enfants sans faire l'effort parallèlement de réinventer, réenfanter les structures de notre société est un jeu de dupes. Les vieilles racines et les jeunes feuilles d'un arbre sont traversées par la même sève, alors... J'aimerais clore ce petit voyage en ZEP sur une note d'espoir. Ce jour-là, je me trouvais dans une école particulièrement triste et terne. Une sorte de maison de retraite pour enfants. La vie, malgré tout, avait encore envie de gambader et de pétiller. J'invitai une vingtaine d'enfants à me dire qui ils étaient vraiment. J'entends alors un jeune Africain aux yeux de braise me murmurer ce surnom qu'il s'était lui-même donné: «*La beauté du froid.*»

Thierry Cazals, 42 ans, est né dans le Gard. Docteur en sociologie, ancien journaliste aux «Cahiers du cinéma», il anime depuis six ans des ateliers poétiques dans les écoles et les bibliothèques. Il est l'auteur notamment du «Rire des lucioles» (Opale), «le Petit Cul tout blanc du lièvre» et «l'Enfant qui avait peur du silence» (Motus), «Visage de la neige» (l'Epi de Seigle). Pour tout contact: thc@o-oo.com